

CHRISTOPHER HITCHENS

VIVRE EN MOURANT

RÉCIT

CLIMATS



« UN ÉCRIVAIN
EXCEPTIONNEL »

IAN MCEWAN



CLIMATS

Extrait de la publication

CHRISTOPHER HITCHENS

VIVRE EN MOURANT

Depuis que j'ai été scié en pleine tournée de promotion d'un livre, pendant l'été 2010, j'ai adoré saisir toutes les chances de me rattraper et de tenir tous les engagements que je peux. Débats, lectures et signatures font partie pour moi de la respiration de la vie. Mais voici ce qui m'est arrivé il y a quelques semaines. Imaginez-moi assis à ma table et voyant approcher une femme d'aspect maternel.

ELLE : « J'ai été désolée d'apprendre que vous avez été malade. Un cousin à moi aussi a eu un cancer.

MOI : Oh ! J'en suis vraiment désolé.

ELLE (*tandis que la queue s'allonge derrière*) : Oui, du foie.

MOI : Ça n'est jamais bon.

ELLE : Mais c'est passé, alors que les docteurs lui avaient dit que c'était incurable, puis c'est revenu, et *bien pire* qu'avant.

MOI : Oh, quelle horreur !

ELLE : Et puis il est mort. Ça a été atroce. *Atroce*. Ça n'en finissait pas. Bien sûr, il était homosexuel, depuis toujours.

MOI (*à court de mots et ne voulant pas être assez bête pour répéter son « bien sûr »*) : ...

ELLE : Toute sa famille proche l'a renié. Il est mort pratiquement seul.

MOI : Eh bien, je ne vois vraiment pas ce que je pourrais...

ELLE : Je voulais juste vous dire que je sais *exactement* quelle épreuve vous traversez. »

Ce fut une rencontre étonnamment épuisante. Du coup, je me suis demandé s'il n'y aurait pas place pour un bref manuel de savoir-vivre en matière de cancer, destiné aussi bien aux malades qu'aux sympathisants.

Vivre en mourant

Du même auteur

Dieu n'est pas grand, Belfond, 2009 ; Pocket, 2010.

Christopher Hitchens

Vivre en mourant

suivi des postfaces de
Graydon Carter et de Carol Blue

Traduit de l'anglais par Bernard Lortholary

CLIMATS

Première parution : Allen & Unwin Sydney/
Melbourne/Auckland/Londres 2012
Copyright © 2012 by Christopher Hitchens
Published in agreement with the author,
c/o Baror International Inc., Armonk, New York, USA
© Climats, un département des Éditions Flammarion,
Paris, 2013, pour la traduction française
ISBN : 978-2-0813-1519-8

I

Il m'est arrivé plus d'une fois de me réveiller en ayant la sensation d'être mort. Mais rien ne m'avait préparé à ce petit matin de juin où je repris conscience en me sentant littéralement enchaîné à mon propre corps. Toute la cavité de ma poitrine et de mon abdomen semblait avoir été vidée, puis remplie d'un ciment à prise lente. Je m'entendais tout juste respirer, mais j'étais incapable de gonfler les poumons. Mon cœur battait tantôt trop fort, tantôt trop faiblement. Le moindre mouvement, même infime, exigeait réflexion et calcul. Je dus faire un énorme effort pour traverser la chambre de mon hôtel new-yorkais et appeler les services d'urgence. Ils arrivèrent au plus vite et se comportèrent avec une courtoisie et un professionnalisme immenses. J'eus le temps de m'étonner qu'ils aient besoin de tant de bottes et de casques, d'autant d'équipements lourds, mais, en considérant la scène rétrospectivement, je me rends compte qu'il s'agissait là d'une déportation, affable et ferme, qui

m'emmenait hors de la contrée des bien-portants et me faisait franchir la frontière délimitant le pays de la maladie. En l'espace de quelques heures, après avoir dû faire tout un travail d'urgence sur mon cœur et mes poumons, les médecins de ce triste poste frontière me montrèrent quelques autres cartes postales représentant mon intérieur et me dirent que l'étape suivante serait la visite immédiate chez un oncologue. Il y avait une espèce d'ombre portée sur les clichés.

La veille au soir, j'avais participé au lancement de mon dernier livre lors d'une manifestation très courue, à New Haven. Le soir du terrible matin, j'étais censé me rendre au *Daily Show* avec Jon Stewart, puis apparaître dans une manifestation à guichets fermés dans la 92^e Rue Y, sur Upper East Side, et y dialoguer avec Salman Rushdie. Ma campagne de dénégation, qui tourna très vite court, prit la forme suivante : je n'allais pas annuler ces apparitions publiques, je n'allais pas laisser tomber mes amis, je n'allais pas rater l'occasion de vendre des piles de mes livres. Je me débrouillai pour assurer et faire mon numéro, dans les deux cas, sans que personne ne s'aperçoive de rien, bien que j'aie vomi deux fois, avec une extraordinaire combinaison de précision, d'adresse, de violence et de profusion, avant chaque entrée en scène. C'est ce que font les citoyens du pays de la maladie aussi longtemps qu'ils se cramponnent désespérément à leur précédent domicile.

La nouvelle contrée est fort accueillante, à sa manière. Tout le monde sourit d'un air encourageant et l'on ne note absolument aucun racisme. C'est un esprit égalitaire qui prédomine et ceux qui gèrent cet endroit s'y sont manifestement trouvés du fait de leurs mérites et en travaillant dur. En revanche, l'humour est un tantinet faible et répétitif, apparemment il n'est presque pas question de sexe, et la cuisine est la plus mauvaise que m'aient jamais fait connaître mes voyages. Le pays a une langue qui lui est propre – un idiome qui s'arrange pour être à la fois terne et ardu, et qui contient des noms comme *ondansetron*, pour un médicament contre la nausée – et puis aussi des gestes qui requièrent un peu d'accoutumance. Par exemple, un responsable que vous voyez pour la première fois peut brusquement vous enfoncer ses doigts dans le cou. C'est comme ça que j'ai découvert que mon cancer s'était étendu aux ganglions lymphatiques et que l'une de ces disgracieuses beautés – située sur ma clavicule droite – était suffisamment grosse pour se voir et se sentir. Ce n'est pas bon du tout quand votre cancer est « palpable » de l'extérieur. En particulier lorsque, à ce stade, ils ne savent même pas où se trouvait sa source primaire. Le carcinome agit avec ruse de l'intérieur vers l'extérieur. Détection et traitement procèdent, de façon plus lente et tâtonnante, de l'extérieur vers l'intérieur. De nombreuses aiguilles furent enfoncées dans la région de ma clavicule –

« l'issue est le tissu » étant un grand slogan dans le langage local de Tumeurville – et je fus informé que les résultats de la biopsie pourraient demander une semaine.

En partant des squameuses cellules cancéreuses qu'identifièrent ces premiers résultats, il fallut nettement plus de temps pour découvrir la désagréable vérité. Le mot « métastase » fut, dans le rapport, celui qui accrocha d'emblée mon œil. L'intrus avait colonisé un bout de mon poumon ainsi qu'un bon bout de mes ganglions. Et la base d'où partaient ses opérations était située – avait été située depuis pas mal de temps – dans mon œsophage. Mon père était mort, et assez rapidement, d'un cancer de l'œsophage. Il avait soixante-dix-neuf ans. J'en ai soixante et un. À supposer que la vie soit une sorte de course, me voilà brutalement classé parmi les finalistes.



La fameuse théorie d'Elisabeth Kübler-Ross selon laquelle on passe, par stades, de la dénégation à la rage en négociant pour arriver à la dépression et, finalement, à la félicité de l'« acceptation » n'a pour le moment guère trouvé à s'appliquer dans mon cas. D'une certaine façon, je suppose que j'ai été pendant un certain temps dans la « dénégation », brûlant délibérément la chandelle par les deux bouts et trouvant que cela donne souvent

une jolie lumière. Mais, justement pour cette raison, je ne me vois pas me frapper brusquement le front, ni gémir que tout ça est trop injuste. Je faisais la nique à la Faucheuse, elle ne m'a pas raté et il m'arrive une chose si prévisible et banale que je suis le premier à trouver ça fastidieux. La rage serait hors de propos, pour la même raison. En revanche, je suis méchamment oppressé par la conscience corrosive de tout ce que je vais perdre. J'avais des projets concrets pour ma prochaine décennie et le sentiment d'avoir travaillé suffisamment dur pour le mériter. Est-ce que vraiment je ne vais pas vivre jusqu'à voir mes enfants se marier ? Assister à la reconstruction du World Trade Center ? Lire – sinon écrire moi-même – les nécrologies de scélérats vieillissants comme Henry Kissinger et Joseph Ratzinger ? Mais je prends cette espèce de non-pensée pour ce qu'elle est : sensiblerie et apitoiement sur soi-même. Naturellement, mon livre s'est trouvé sur la liste des best-sellers le jour même où je recevais le plus affreux des bulletins d'information et, du même coup, le dernier vol que j'ai pris en me sentant en bonne santé (pour rencontrer un public choisi et nombreux à la Foire du livre de Chicago) fut celui qui me fit millionnaire en *miles* sur United Airlines, de quoi me faire surclasser gratuitement jusqu'à la fin de mes jours. Mais je suis un grand spécialiste de l'ironie et je n'en vois aucune là-dedans : aurait-ce été moins poignant d'avoir le cancer le jour où

mes Mémoires auraient été soldés comme inventus, ou bien si j'avais été viré de la classe économique et laissé sur le tarmac ? À la question niaise : pourquoi moi ? le cosmos ne se soucie guère de répliquer : pourquoi pas ?

Le stade « négociation », néanmoins. Il y a peut-être là un créneau. Le marchandage oncologique, c'est qu'en échange d'au moins une chance de quelques années utiles de plus vous acceptez de vous soumettre à la chimiothérapie et ensuite, si le sort vous sourit, à la radiothérapie, voire à la chirurgie. Le pari est donc le suivant : vous allez rester parmi nous quelque temps, mais en échange il va falloir que nous vous prenions certaines choses. Parmi ces choses pourront figurer vos papilles gustatives, votre faculté de concentration, votre aptitude à digérer et les cheveux sur votre tête. Cela vous semble sûrement être un marché raisonnable. Malheureusement, il implique aussi que vous affrontiez l'un des plus émouvants clichés de notre langue. Vous n'avez pas manqué de l'entendre. Les gens n'ont pas le cancer : on dit qu'ils luttent contre le cancer. Aucun supporter n'omet l'image combative : tu pourras le vaincre. Elle figure même dans les nécrologies des vaincus, comme si l'on pouvait raisonnablement dire de quelqu'un qu'il est mort au terme d'un long et valeureux combat contre la mortalité. Vous n'entendez rien de tel quand il est question de

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBN000609.N001
Dépôt légal : septembre 2013